

<b>Zeitschrift:</b>	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
<b>Herausgeber:</b>	Société fribourgeoise d'éducation
<b>Band:</b>	46 (1917)
<b>Heft:</b>	9
<b>Rubrik:</b>	Échos de la presse

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Hélas ! L'une semblait renfermer tous les maux ;  
L'autre ne valait rien qu'à troubler mon repos ;  
L'autre, une grosse épine, à peine rabotée.

Enfin, brillant dans l'ombre et modeste, j'en vois  
Une qui me sourit, un vrai bijou de Croix.....  
La mienne..... que j'avais tout à l'heure jetée.

A. D.



## ÉCHOS DE LA PRESSE

*L'école de la forêt à La Rippe.* — Cette école ne s'ouvre que pendant deux mois, en mai et en juin, dans l'immeuble appartenant aux Colonies de Saint-Gervais. Elle est fréquentée par quarante garçons des écoles primaires de Genève, auxquels un changement d'air est recommandé ; ceux-ci continuent leurs études, comme leurs petits camarades de la ville, et sont placés sous la surveillance constante d'un maître et d'une maîtresse désignés par le Département de l'Instruction publique. Le but de l'école est d'offrir aux élèves de Genève un séjour au pied de la montagne, près des forêts, sans interrompre les études ; nous verrons, plus loin, la place faite aux bains de soleil, aux exercices respiratoires et à la gymnastique.

Dans le courant du mois d'avril, une circulaire envoyée aux régents principaux, les informe de l'ouverture de l'inscription et de la finance à payer par mois et d'avance. L'œuvre n'est pas gratuite et ne bénéficie d'aucun subside ; la part de l'Etat est limitée aux traitements des maîtres. Le montant de la pension journalière était en 1914, de 1 fr. 25 ; en 1915, de 1 fr. 50, et en 1916, de 1 fr. 75 ; ces deux derniers prix sont exceptionnels et dus au renchérissement croissant du coût de la vie.

Dès les premiers jours de mai, les petits pensionnaires sont installés. Le personnel comprend, à part les maîtres, une cuisinière et une aide. Il faut souligner encore la nécessité, pour des institutions analogues, d'adopter ce système de préférence à tout autre. Un économie s'occupe du ravitaillement, un trésorier de la partie financière.

A l'école de la forêt, les élèves jouissent de la plus grande liberté. Liberté de courir dans tous les communaux ; liberté de choisir chefs et sous-chefs de groupes chargés de rassembler leurs camarades pour les travaux de propriété, de mettre et de desservir les tables, de surveiller la bonne tenue et le langage et d'intervenir dans les petits conflits, très rares d'ailleurs, entre écoliers. Le jeudi reste réservé aux courses, tandis que le dimanche appartient aux parents, toujours très nombreux et pour lesquels l'école est un but de promenade.

L'école fait une large place aux méthodes nouvelles. La leçon de choses est avantageusement remplacée par la leçon d'observation ; l'enfant a une part très active ; le maître se borne à choisir les sujets d'observation, à suggérer des questions, à diriger les recherches et à en vérifier

les résultats. Dans ce domaine, le livre de M<sup>me</sup> et M. Goué est appelé à rendre de précieux services.

L'enfant est plongé dans la vie, il devient le collaborateur du maître et choisit librement, à part le travail scolaire proprement dit, ses occupations. Des élèves préféreront au jardinage le service du poulailler ; d'autres s'occupent des lapins, d'autres encore des abords immédiats de l'école, de l'entretien des bancs et des escaliers de la terrasse, un autre mettra son amour-propre à créer un aquarium et à l'alimenter régulièrement en bestioles qui sont des sujets d'observation ; les plus petits sont chargés de cueillir des fleurs pour orner la classe, de ramasser des cônes, etc.

Chaque fois que le temps le permet, le caleçon de bain est de rigueur et le bain de soleil dure, en juin, une bonne partie de la journée, permettant à la peau d'acquérir ce hâle que lui communiquent l'air, le soleil et l'eau. Au moins une fois chaque jour, une part est faite aux exercices respiratoires en pleins champs : les torses nus se développent, les dos se redressent et la respiration plus profonde contribue à améliorer la circulation, le corps assoupli paraît plus léger, à tel point qu'après chaque séance les enfants éprouvent le besoin de courir, de sauter ; aussi terminons-nous très souvent nos exercices respiratoires par un jeu.

(*L'Éducateur.*)

\* \* \*

*L'observation de l'enfant.* — Une des plus jolies épreuves que le psychologue Binet ait imaginées, pour apprécier l'intelligence d'un enfant de dix ans, consiste à lui faire disposer « en ordre décroissant » cinq petites boîtes identiques, de même dimensions, mais de poids différents. Il indique dans son exposé la nature des erreurs commises, dont la plus fréquente provient de l'inaptitude à estimer les poids en les maniant ; puis il ajoute : « Pour d'autres, cette idée d'ordre décroissant n'est pas intelligible ; ce qui leur manque, ce n'est pas la sensibilité au poids, mais l'idée directrice. »

Que d'éducateurs n'auraient pas pensé à établir cette distinction, d'ailleurs facile ? Et pourtant, sous peine de faire fausse route, il est de toute importance de poser d'abord le diagnostic, avant de songer à traiter le sujet : on doit pour cela *observer, raisonner chaque cas, analyser*.

En voici deux exemples encore, pris ailleurs :

Une miochette d'un peu plus de trois ans reconnaît les écussons des 22 cantons, et les nomme avec autant d'exactitude que de plaisir ; cependant, elle ne discerne encore qu'imparfaitement les couleurs et les désigne sans assurance. Or, s'ils savent en tenir compte dans leur intervention, il est utile pour les parents d'avoir noté cette avance d'une des « reconnaissances » sur l'autre. La constatation qu'ils ont faite est élémentaire, à la portée de chacun ; encore fallait-il la faire ; et encore faut-il l'interpréter.

Un garçon de dix ans, observateur extraordinaire et passionné, avait une peine inouïe pour l'orthographe : non seulement il n'y entendait rien, mais, dans ce domaine, il était inapte à voir ; à tel point que ses parents jugèrent prudent de consulter un éducateur psychologue. Ce ne fut pas long. « Au contraire, cher monsieur, votre Pierre, il ne l'a que trop, le sens de l'orthographe ; voyez plutôt : partout et logiquement il identifie

les terminaisons de même prononciation, écrivant *semance*, *dance*, même les cinq *sances*, comme *abondance* : *perre*, *verre* de terre, *soli-terre*, comme *Angleterre*... ! »

On dira : ce sont là des cas purement individuels, accidentels même. Ceci, d'abord, n'infirmerait en rien l'intérêt de l'observation.

Et puis, en est-on bien sûr ? Ne serait-ce pas plutôt qu'on se préoccupe insuffisamment d'analyser des cas semblables ?

On dira encore : mais le susdit divorce est sans conséquence ; l'expérience de la vie et des choses se chargera de le corriger. Erreur grande : nous différons tant, enfants et adultes, au point de vue des perceptions sensorielles ; nous sommes si mal équilibrés quant à la connaissance et à l'enregistrement des formes, des contours, des dimensions, des couleurs, pour ne parler que de l'œil ; il importera donc à l'éducateur d'être mieux renseigné à cet égard, pour travailler à « harmoniser » un peu ces divers facteurs dans le fonctionnement de tel ou tel sens, puisque ces facteurs peuvent nous être tous également indispensables.

Et, à supposer que l'objection fût valable dans le cas des écussions et des couleurs, on ne saurait en revanche dénier une valeur considérable au diagnostic posé dans celui de notre unificateur de terminaisons. Peut-être, en observant, en analysant davantage et mieux, établira-t-on que notre effroyable orthographe française présente des difficultés particulières à une minorité assez considérable d'élèves, non du fait de leur inattention, mais au contraire à cause de leur propension à la logique ; alors, il y aurait lieu pour l'instituteur de dépister ces cas, pour les traiter de façon spéciale.

On dira enfin : Eh ! ce sont là des constatations qui sautent aux yeux.

Nouvelle erreur : c'est toujours l'œuf de Colomb ! Dans la famille, pourtant fort cultivée, et dans l'entourage du petit logicien, personne ne s'était douté qu'une partie de ses erreurs de graphie provinssent d'un sens trop vif de l'orthographe rationnelle.

Non : si ces choses sautent aux yeux, ce n'est qu'aux yeux prévenus ; je veux dire : aux yeux bien ouverts sur les faits de cette nature, et bien entraîner à les constatés.

(*Journal de Genève.*)

\* \* \*

Un corps sain, un esprit droit, une volonté vertueuse, c'est là ce qu'une bonne éducation se propose de former : ce but est invariable, universel : dans tous les états, dans tous les systèmes, les parents y tendent pour leurs enfants, parce qu'à tout âge, dans toutes les conditions, l'homme a besoin de santé, de raison et de vertu ; le riche et le pauvre, le puissant et le faible, le paysan, le bourgeois et le soldat sont également dans l'impossibilité de s'en passer ou de s'en dispenser : il en faut dans une vie pleine de loisirs comme dans une vie laborieuse, pour obéir comme pour commander, dans les professions civiles comme au milieu des camps ; et quelle que soit la carrière à laquelle un père destine ses fils, il s'efforcera de leur donner ces trois qualités, source et appui de toutes les autres.

... L'éducation ne nous donne point un caractère ; tourner vers le bien le développement de celui que nous avons reçu de Dieu, c'est là tout ce qu'elle peut tenter : elle a donc besoin de bien connaître cette première

base de son travail. S'agit-il même de ces vices que nous devons tous également éviter, comme le mensonge ou l'égoïsme, il faut, pour en éloigner les enfants et leur inspirer des habitudes contraires, se servir de leurs dispositions naturelles. Les gens de bien ne sont pas tous vertueux de la même manière ; ce n'est pas de la même manière que les enfants peuvent apprendre à le devenir.

N'imaginez pas qu'il soit peu important d'étudier ainsi de très bonne heure les dispositions naturelles de vos enfants et d'appliquer soigneusement, dès qu'elles paraissent, les principes que je viens d'indiquer. On disait à Platon, qui voulait que l'on reprît un enfant d'une petite faute qu'il venait de commettre, et qui avait évidemment sa source dans un penchant de son caractère : *C'est si peu de chose !* « *C'est peu de chose, il est vrai, mais ce n'est pas peu de chose que l'habitude.* » Tous nos penchants ont une forte tendance à devenir des habitudes, et c'est pour cela que, s'ils sont mauvais, il faut les combattre dès qu'on les aperçoit, de peur d'avoir à lutter plus tard contre la force de l'habitude et contre celle du penchant.

Comment apercevoir les penchants ? comment les reconnaître ? Ici l'on ne saurait donner de préceptes, et tout est remis à la sagacité attentive des parents. Ce qu'on peut dire, c'est que l'enfance ne dissimule rien ou se trahit sans cesse. « *C'est nature qui parle* », dit Montaigne. Une mère, un père soigneux auront peu de peine à comprendre cette voix, surtout s'ils l'étudient dans les relations qu'ont leurs enfants, soit entre eux, soit avec de petits camarades. Avec leurs supérieurs, les enfants ne montrent pas toujours ce qu'ils sont et jamais tout ce qu'ils sont. C'est dans leurs rapports avec leurs égaux, dans leurs récréations, dans leurs querelles que l'on doit apprendre à connaître ces petits êtres dont les penchants, les passions, les pensées se manifestent alors sous leur vraie forme et dans toute leur puissance. « *Les jeux des enfants*, dit encore Montaigne, *ne sont pas des jeux, et il les faut juger comme leurs plus sérieuses actions.* » C'est pour cela qu'on doit se garder d'y gêner en rien leur liberté ; ce serait se priver volontairement du meilleur moyen de voir ce qu'ils ont dans l'esprit et dans l'âme : aussi ne saurais-je trop recommander aux pères et aux mères d'examiner leurs enfants aux heures de jeu et de loisir, non comme surveillants et comme guides, mais comme simples observateurs, et pour profiter ensuite de ce qu'ils auront découvert.

(Guizot, cité par le *Vulgarisateur*.)

\* \* \*

*L'éducation aux Philippines.* — L'enseignement professionnel est, en fait, le trait qui domine et caractérise le travail d'éducation que l'on accomplit dans cet archipel. En aucun autre pays du monde cela n'est fait avec la même méthode systématique, et l'admirable travail des Américains mérite l'étude la plus approfondie de tous ceux qui ont charge de l'instruction d'indigènes. Les Américains semblent être très avancés vers la solution de ce problème difficile : comment éduquer un indigène sans produire un babou, un intellectuel creux, sans surcharger le marché d'employés de commerce incapables, inutilisables, et, par conséquent, aigris ?

A l'heure actuelle, le « Bureau de l'éducation » est occupé à mettre

en vigueur un programme d'instruction professionnelle qui suit un cours logique et gradué et reste en étroite harmonie avec les besoins industriels de la société philippine. En fait, les Américains préparent les Philippins, garçons et filles, de la manière la plus pratique au travail industriel, commercial et domestique qui devra plus tard absorber leur activité.

La population des Philippines est, en chiffres ronds, de huit millions d'individus, et, sur ce chiffre, plus d'un demi-million sont actuellement éduqués dans les écoles primaires, intermédiaires ou secondaires, sous le contrôle du Bureau. Les garçons et les filles entrent à l'école primaire vers l'âge de sept ans et y passent quatre degrés. Dans le premier, les classes durent quatre heures et demie par jour et cinq dans les autres degrés. Un quart de ce temps est employé au travail professionnel, surtout à la couture et au tissage. Les Philippines sont particulièrement riches en plantes à fibres : fougères, graminées, bambous, palmiers et rotins. Ces plantes peuvent être employées à un nombre incroyable d'usages, depuis la construction des maisons jusqu'à la fabrication des vêtements, et l'un des plus utiles bulletins publiés par le Bureau donne une description de ces plantes, de leur méthode de préparation et de leurs usages. Dans le musée qui se trouve au siège du Bureau, on peut voir des spécimens de charmants paniers fabriqués par des enfants de huit ou neuf ans.

En sortant de l'école primaire, un grand nombre d'enfants passent, vers l'âge de onze ans, dans une des écoles intermédiaires. Ici la spécialisation commence de suite. Cette spécialisation introduite de si bonne heure semble justifiée par les conditions du pays. Si elle était ajournée jusqu'à ce que les enfants entrent à l'école secondaire, une grande partie d'entre eux quitteraient les établissements scolaires sans aucune préparation spéciale les rendant capables de remplir une carrière utile, dans les conditions plus ou moins humbles auxquelles la plupart d'entre eux sont destinés. Six branches d'enseignement s'ouvrent devant les enfants : l'éducation générale, la formation d'instituteurs, l'agriculture, le commerce, l'économie domestique et les affaires. Assurément chaque école ne peut pas avoir les six branches. Mais les 278 écoles intermédiaires sont distribuées de telle sorte, à travers les îles, que chaque élève se trouve dans des conditions pratiques lui permettant de choisir en toute liberté.

Dans la branche de l'éducation générale un quart de temps est employé au travail manuel. La première année, les garçons font de la vannerie et du tissage à main. Dans la seconde, du jardinage, et dans la troisième, de la menuiserie et de la charpente. Pendant ces trois années, les filles étudient la tenue de la maison. Ici encore, le Bureau vient en aide à la fois aux maîtres et aux élèves. Des bulletins sur le jardinage, les arts domestiques, la menuiserie, la charpente, ont été publiés, et non seulement ils contiennent des conseils excellents pour le maître, mais ils contribuent d'une manière très utile au développement industriel du pays.

Dans la branche où se donne l'enseignement des métiers, on consacre beaucoup de soins au dessin, et chaque jour les garçons passent deux ou trois heures dans les ateliers. On peut en voir qui fabriquent des meubles en acajou, qui réparent des automobiles, qui font de la menuiserie, des machines, de la forge et de la serrurerie.

Un nombre limité d'élèves passe des écoles intermédiaires aux écoles supérieures. De celles-ci, on en trouve quarante-quatre aux Philippines, mais seize seulement donnent un cours complet de quatre années. Quelques-unes des élèves vont jusqu'à l'Université. D'autres passent deux ou trois ans dans une école secondaire et vont de là dans une école supérieure de commerce, à l'école centrale d'agriculture de Luçon ou à des écoles spéciales, comme l'école de commerce des Philippines.

Tout le système est très méthodiquement construit en partant de la base, et le Bureau de l'éducation créera de nouvelles écoles secondaires lorsque le besoin s'en fera sentir. Dans toutes ces écoles, l'enseignement se donne entièrement en anglais, et les enfants n'apprennent pas d'autre langue jusqu'à ce qu'ils entrent aux écoles supérieures ; même dans celles-ci, le nombre des jeunes gens qui étudient une autre langue est presque négligeable. L'éducation civique, sous une forme ou sous une autre, joue un rôle appréciable dans l'enseignement de toutes les écoles. A signaler un admirable petit volume intitulé : *Bonnes manières et bonne conduite*, en usage dans toutes les écoles élémentaires.

Près de 10,000 professeurs sont employés à réaliser cette œuvre et non moins de 94 % d'entre eux sont des Philippins. La dépense totale est d'un peu plus de sept millions de dollars, soit 35 millions de francs. Dans l'Inde, avec une population trente-huit fois plus grande, l'Angleterre dépense à peine plus de 125 millions de francs par an pour l'instruction publique.

(*Journal de Genève.*)

---

## BIBLIOGRAPHIES

---

*Les Feuilles d'Hygiène et de médecine populaire*, 43<sup>me</sup> année, Revue mensuelle paraissant à Neuchâtel, Attinger, Frères, éditeurs.  
— Un an : Suisse, 2 fr. 50, Etranger, 3 fr.

Citons quelques articles parus dans les numéros de janvier, février et mars : Quelques réflexions pratiques à propos du cancer : Dr Eug. Mayor. — Gastro-entérite chronique chez le nourrisson, traitée par le régime lacté Sec-Alcool et digestion. — Faut-il dormir les fenêtres ouvertes ? — Remède contre les rhumes de cerveau. — Applications nouvelles de l'héliothérapie : Dr E. Mayor. — A propos des vaccinations antityphoïdiques : Dr L. Badonneix. — Conservation des pommes de terre alimentaires. La contagion de la pneumonie. — Le Docteur Georges Sandoz, avec portrait : Dr Eug. Mayor. — Les hémoptysies tuberculeuses : Dr Eug. Mayor. — La surveillance des enfants : Dr Carrasco. — Perforation du tympan par un perce-oreille. — Traitement des diarrhées par le lait condensé délué dans de l'eau de riz. — Pour mal élever son enfant, etc., etc. — Recettes et conseils pratiques dans chaque numéro.

\* \* \*

*Die Schule der Zukunft*, von Dr. Hans SCHENKEL, 53 Seiten, 8<sup>o</sup> Format, 1 Fr. Verlag : Art. Institut Orell Füssli, Zürich.